

La Seconde Chance

HENRY JAMES

La Seconde Chance

Traduit de l'anglais par
HÉLÈNE FRAPPAT

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

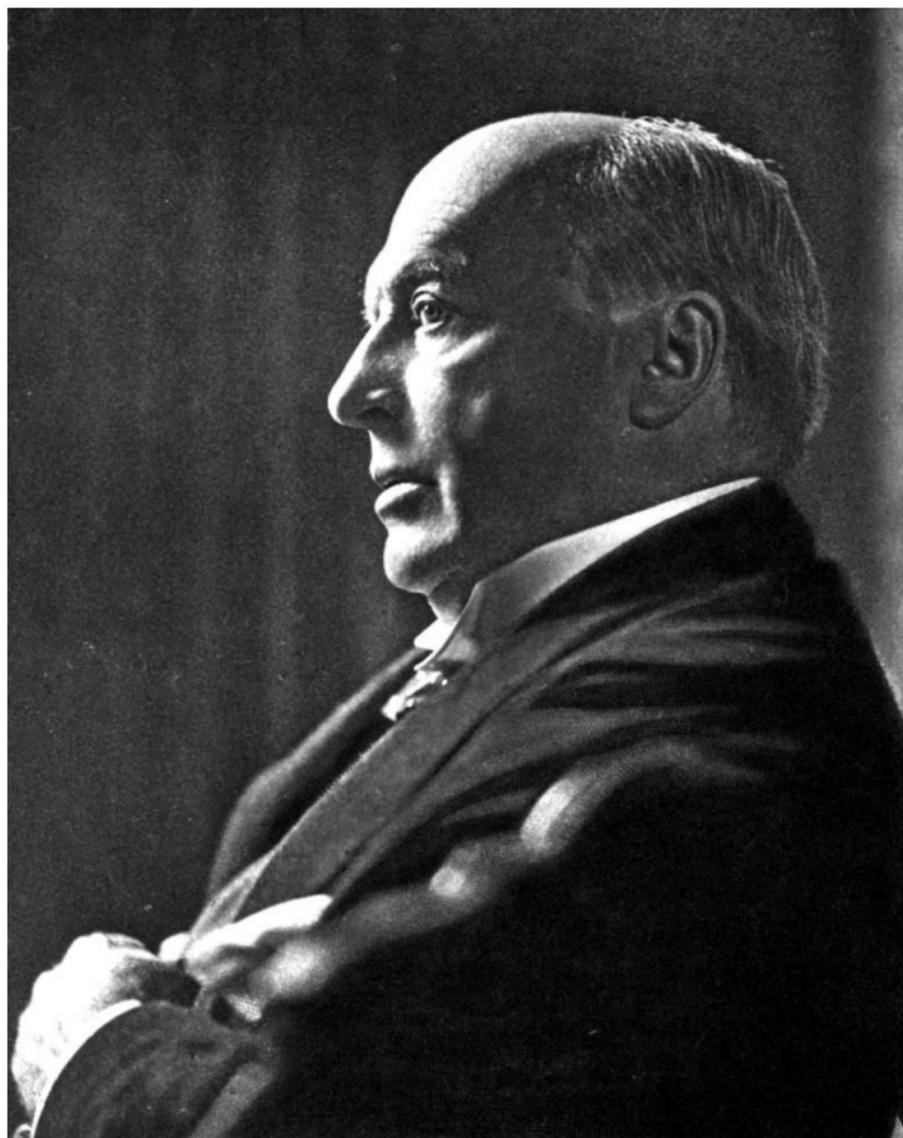
2012

TITRE ORIGINAL

The Middle Years

Ce texte a paru pour la première fois dans *Scribner's Magazine* à New York, en mai 1893. Il a été traduit en français par Jean Pavans sous le titre *Entre deux âges* dans Henry James, *Nouvelles complètes 1888-1896*, tome III, Paris, éditions de La Différence, 2008. Les éditions Gallimard en ont donné une nouvelle traduction sous le titre *Les Années médianes* dans les *Nouvelles complètes 1888-1898*, tome III, édition établie par Annick Duperray, traduction par Max Duperray, Pierre Fontaney, Philippe Jaudel, François Piquet et Paul Veyriras, Paris, Bibliothèque de la Pléiade, 2011. Photographie de couverture : entrée du port à Bournemouth, entre 1890 et 1900. D.R.

© Éditions Allia, Paris, 2012, pour la présente traduction française.



LA JOURNÉE d'avril était douce et radieuse, et le pauvre Dencombe, heureux et vaniteux d'avoir repris des forces, se tenait dans le jardin de l'hôtel, comparant, avec une attention où il y avait cependant encore un peu de langueur, les charmes respectifs de différentes petites promenades. Il aimait la sensation du sud pour autant qu'on pouvait l'éprouver dans le nord, il aimait les falaises sablonneuses et les bosquets de pins, il aimait même la mer sans couleur. "Cure de santé à Bournemouth" lui avait semblé un simple slogan publicitaire, mais il était maintenant reconnaissant pour les commodités les plus communes. L'aimable facteur de campagne, traversant le jardin, venait de lui remettre un petit paquet qu'il emporta avec lui, laissant l'hôtel à sa droite et se traînant vers un banc qu'il avait déjà fréquenté, un renforcement à l'abri dans la falaise.

Il était orienté vers le sud, en direction des murailles colorées de l'Île, et était protégé à l'arrière par l'épaule en pente de la dune. Dencombe était assez fatigué quand il l'eut atteint, et pendant un moment fut déçu; il allait mieux évidemment, mais mieux, après tout, que quoi? Il ne serait plus jamais, comme en un ou deux grands moments du passé, mieux que lui-même. Le caractère infini de la vie avait disparu, et il n'en restait que la dose d'un petit verre gradué comme un thermomètre par le pharmacien. Il s'assit et contempla la mer, qui lui apparut toute en surface et en scintillement, bien plus superficielle que l'esprit humain. C'était l'abîme de l'illusion humaine qui constituait la véritable profondeur agitée d'aucune marée. Il tenait son paquet, arrivé par la poste, non ouvert sur ses genoux, aimant l'idée de sa présence, après la disparition de tant de joies – sa maladie lui avait fait ressentir son âge –, mais persuadé qu'il ne pouvait plus savourer totalement le plaisir,

cher au débutant, de se voir “tout juste paru”. Dencombe, qui jouissait d’un certain renom, était paru trop souvent et savait trop bien par avance de quoi il aurait l’air.

Son atermoiement s’associa vaguement, au bout d’un moment, avec un groupe de trois personnes, deux dames et un jeune homme, qu’il pouvait voir se déplacer lentement sur le sable. Le monsieur avait la tête penchée sur un livre et il était de temps en temps arrêté par le charme de ce volume, qui, comme Dencombe pouvait le distinguer même à distance, avait une couverture d’un rouge attirant. Puis ses compagnes, le dépassant un peu, attendirent qu’il les rejoignît, en plantant leurs ombrelles dans le sable, en regardant la mer et le ciel autour d’elles, manifestement sensibles à la beauté de la journée. À l’égard de ces choses le jeune homme au livre était encore plus manifestement indifférent; s’attardant, crédule, absorbé, il était un objet d’envie pour un observateur dont le lien avec la

littérature avait émoussé toute ingénuité de ce genre. L'une des dames était grosse et d'âge mûr; l'autre avait la minceur d'une jeunesse relative et d'une position sociale probablement inférieure. La grosse dame ramena l'imagination de Dencombe à l'époque des crinolines; elle portait un chapeau en forme de champignon, orné d'un voile bleu, et avait l'air, dans son ampleur agressive, de se cramponner à une mode disparue ou même à une cause perdue. Bientôt sa compagne sortit des pans de sa mante un siège mou pliant qu'elle ouvrit et dont la grosse dame prit possession. Cet acte, et quelque chose dans le mouvement des deux parties, caractérisèrent aussitôt les actrices – elles donnaient une représentation pour susciter une réaction de Dencombe – comme une opulente matrone et une humble subordonnée. En outre, à quoi aurait servi d'être un romancier reconnu s'il avait été incapable d'établir une relation entre de tels personnages, par

exemple, l'ingénieuse théorie selon laquelle le jeune homme était le fils de l'opulente matrone et l'humble subordonnée, fille d'un ecclésiastique ou d'un officier, nourrissait une passion secrète pour lui? N'était-ce pas visible à la manière dont elle se dissimulait derrière sa protectrice pour se retourner et jeter un coup d'œil vers lui – vers l'endroit où il s'était arrêté net quand sa mère s'était assise pour se reposer? Son livre était un roman, il en avait la couverture aguicheuse; si bien que, tandis qu'il négligeait le roman de la vie à ses côtés, il se perdait dans celui de la bibliothèque ambulante. Il se déplaça machinalement là où le sable était plus doux et finit par s'y affaler pour finir le chapitre à son aise. L'humble subordonnée, découragée par son éloignement, erra, la tête penchée comme une martyre, dans une autre direction, et la dame exorbitante, observant les vagues, offrait une ressemblance confuse avec une machine volante qui se serait brisée à terre.

Quand son drame commença à perdre de l'intérêt, Dencombe se souvint qu'il avait après tout un autre passe-temps. Une telle promptitude de la part de son éditeur avait beau être rare, il était déjà en mesure de sortir de son emballage son "dernier paru", peut-être son dernier tout court. La couverture de *La Seconde Chance* était excitante à souhait, les pages fraîches dégageaient l'odeur même de la sainteté; mais pour l'instant il n'alla pas plus loin – il avait pris conscience d'une étrange aliénation. Il avait oublié de quoi traitait son livre. Est-ce que l'assaut de son vieux mal, qu'il était venu si fallacieusement éviter à Bournemouth, avait interposé un vide complet avec ce qui avait précédé? Il avait achevé la correction des épreuves avant de quitter Londres, mais la quinzaine suivante, qu'il avait passée alité, avait effacé toutes les couleurs. Il n'aurait pas pu se réciter une seule phrase, n'aurait pu retrouver avec curiosité ou confiance aucune page en particulier. Son sujet lui

avait déjà échappé, ne laissant guère qu'une superstition derrière lui. Il poussa un faible gémissement en respirant l'air glacé de ce vide obscur, qui semblait si désespérément représenter l'aboutissement d'un sinistre processus. Des larmes emplirent ses doux yeux; quelque chose de précieux avait disparu. C'était le sentiment qui lui avait le plus cruellement serré le cœur durant les dernières années – le sentiment du temps qui fuit, des occasions qui rétrécissent; et maintenant il sentait non tant que sa dernière chance était en train de passer, mais qu'elle était effectivement passée. Il avait fait tout ce qu'il ferait jamais, et cependant il n'avait pas fait ce qu'il voulait. Telle était la lacération – que sa carrière était pratiquement finie: c'était aussi violent que de se sentir pris à la gorge. Il se leva de son siège nerveusement – une créature hantée par une terreur; puis il retomba dans sa faiblesse et nerveusement ouvrit son livre. C'était un seul volume; il préférait les livres en un seul

volume et visait à une compression rare. Il se mit à lire et, peu à peu, dans cette occupation, se trouva pacifié et rassuré. Tout lui revint, mais lui revint avec un étonnement, lui revint par-dessus tout avec une haute et magnifique beauté. Il lisait sa propre prose, il tournait ses propres pages, et il ressentit, assis là, le soleil du printemps éclairant les pages, une émotion singulière et intense. Sa carrière était finie, sans aucun doute, mais elle finissait, après tout, sur *cela*.

Il avait oublié durant sa maladie le travail de l'année précédente; mais ce qu'il avait principalement oublié, c'était que ce travail était exceptionnellement bon. Il replongea dans son récit et fut attiré, comme par la main d'une sirène, jusqu'au lieu où, dans le sombre monde souterrain de la fiction, dans ce grand réservoir vitré de l'art, d'étranges sujets flottent en silence. Il reconnut son motif et se rendit à son talent. Jamais probablement ce talent, quel qu'il fût, n'avait été aussi subtil. Ses difficultés étaient toujours

là, mais ce qui était là également, à ses propres yeux, et probablement, hélas !, aux yeux de personne d'autre, était l'art qui, dans la plupart des cas, les avait surmontées. Surpris et ravi de cette aptitude il entrevit un possible sursis. À coup sûr sa force n'était pas épuisée – il y avait encore de la vie et du service en elle. Elle ne lui était pas venue facilement, elle avait régressé et tourné en rond. Elle était l'enfant du temps, le nourrisson du retard ; il avait lutté et souffert pour elle, faisant des sacrifices sans compter, et maintenant qu'elle était réellement mûre, allait-elle capituler, s'avouerait-elle brutalement vaincue ? Il y eut pour Dencombe un charme infini à sentir, comme jamais auparavant, que l'assiduité *vincit omnia*. Le résultat obtenu dans son petit livre dépassait en quelque sorte son intention consciente : c'était comme s'il avait planté son génie, avait fait confiance à sa méthode, et ils avaient poussé et fleuri avec cette fraîcheur. Néanmoins, si l'accomplissement avait été

réel, le processus avait été assez douloureux. Ce qu'il voyait si intensément aujourd'hui, ce qu'il ressentait comme un clou enfoncé, c'était que seulement maintenant, au tout dernier moment, il était en pleine possession de ses moyens. Son développement avait été anormalement lent, presque grotesquement graduel. Il avait été entravé et retardé par l'expérience, il s'était pendant de longues périodes contenté de tâtonner. Il avait dû donner trop de sa vie pour produire trop peu de son art. L'art était venu, mais il était venu après tout le reste. À ce compte-là une première existence était trop brève – assez longue seulement pour rassembler du matériau; en sorte que pour faire fructifier, pour utiliser le matériau, on devrait avoir une deuxième vie, une prolongation. Cette prolongation était ce après quoi soupirait le pauvre Dencombe. En tournant les dernières pages de son livre il murmura: "Ah, pour un autre départ, ah, pour une meilleure chance!"

Les trois personnes qu'il avait observées sur le sable avaient disparu et puis reparu ; elles avaient maintenant gravi un sentier en flânant, une ascension artificielle et facile qui menait au sommet de la falaise. Le banc de Dencombe se trouvait à mi-chemin de la descente, sur un rebord abrité, et la grosse dame, une personne massive, hétérogène, avec des yeux noirs intrépides et de bonnes joues rouges, s'accorda un moment de repos. Elle portait des gants sales et d'énormes boucles d'oreilles en diamants ; à première vue elle paraissait vulgaire, mais elle contredisait cette impression par un agréable style cavalier. Tandis que ses compagnons se tenaient debout pour l'attendre elle répandit ses jupes sur le rebord du siège de Dencombe. Le jeune homme avait des lunettes cerclées d'or, à travers lesquelles, son doigt toujours glissé dans son livre à la couverture rouge, il jeta un coup d'œil sur le volume, relié de la même nuance de couleur, reposant sur les genoux de l'occupant originel du banc. Après un

instant, Dencombe comprit qu'il était frappé par une ressemblance; il avait reconnu l'inscription dorée sur le tissu cramoisi, était en train de lire *La Seconde Chance* et venait de remarquer que quelqu'un d'autre allait à la même allure que lui. L'étranger était surpris, peut-être même un peu froissé, de découvrir qu'il n'était pas la seule personne jouissant du privilège de disposer d'un exemplaire avant les autres. Les yeux des deux propriétaires se rencontrèrent un instant, et Dencombe fut amusé par l'expression de ceux de son rival, ceux, pouvait-on même en déduire, de son admirateur. Ils avouaient une sorte de ressentiment – ils semblaient dire: “Zut alors, est-ce qu'il l'a déjà? C'est sûrement un de ces rustres de critique!” Dencombe mit son exemplaire hors de vue tandis que l'opulente matrone, se levant après son repos, s'exclamait: “Je sens déjà les bienfaits de ce bon air!”

“Je ne peux pas en dire autant”, dit la dame anguleuse. “Je me sens moi-même abattue.”